érudit
www.erudit.org

Article

« Voyage dédoublé, voyage éclaté. Le morcellement des Terres Neuves dans l'*Histoire de deux voyages* d'André Thevet (c. 1586) »

Frank Lestringant

Études françaises, vol. 22, n° 2, 1986, p. 17-34.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: http://id.erudit.org/iderudit/036888ar

DOI: 10.7202/036888ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 07:57

Voyage dédoublé, voyage éclaté. Le morcellement des Terres Neuves dans l'*Histoire de deux voyages* d'André Thevet (c. 1586)

FRANK LESTRINGANT

Je partirai d'une image en miettes : celle de l'île des *Terres Neufves* ou *des Molues* dans le *Grand Insulaire et Pilotage* du cosmographe André Thevet (circa 1586). Brisée en trois ou quatre morceaux, auxquels il faut encore ajouter l'erratique appendice constitué, sur plan séparé, par «la grand Isle de S. Julien» — le «Petit Nord» et la dorsale des «Long Range Mountains» gagnant de ce fait une improbable autonomie géographique[1] —, l'île devient à elle seule un archipel. Thevet hérite cependant cette configuration de la mappemonde publiée en 1569 par Gérard Mercator et dont il a considérablement agrandi un détail[2]. Le dessin morcelé de la grande île était du reste à ce point traditionnel depuis le second voyage de Jacques Cartier qui, en 1535-1536, avait démontré l'insularité de Terre-Neuve, qu'on le rencontre sensiblement sous la même forme à quelques années d'intervalle dans le planisphère

1 Paris, B N , Ms fr 15452, f 142 bis Document n° 58 de mon «Catalogue des cartes du *Grand Insulaire* d'André Thevet», dans Mireille Pastoureau, *les Atlas français (XVI^e-XVII^e siecles)*, Paris, B N , 1984, p 481-495

2 Gérard Mercator, *Nova et aucta Orbis terrae Descriptio ad usum navigantium*, Anvers, 1569 Reproduite par Marcel Trudel dans son *Atlas historique de la Nouvelle-France*, Québec, Presses universitaires de l'Université Laval, 1968, fig 23

sur vélin de Pierre Desceliers en 1550, l'un des chefs-d'œuvre de l'école de cartographie dieppoise[3], et dans l'une des deux cartes de la Nouvelle-France figurant dans la *Cosmographie universelle* de Guillaume Le Testu, atlas enluminé offert en 1556 à l'amiral de Coligny[4]. Vers 1585 encore, un portulan anonyme portugais reproduit l'imaginaire cisaillement de l'île, dispersée au travers du golfe du Saint-Laurent[5].

Le point qui me retiendra ici est que la carte des *Terres Neufves* par André Thevet pousse à son extrême l'économie de la pulvérisation qui préside à l'ensemble de l'ouvrage où elle prend place, et qui plus est, au genre dont celui-ci procède. L'*Insulaire* — ou recension cartographique, aussi exhaustive que possible, de toutes les îles du monde — considère l'espace descriptible de la terre comme la juxtaposition infinie d'unités sécables. Le savoir insulaire, à l'opposé de la synthèse encyclopédique, et plus près en ce sens du dictionnaire, multiplie les entrées. Il n'est guère de terre ferme qui ne puisse être fragmentée et décrite à partir des îles de son littoral ou du maillage de ses cours d'eau. Si l'inconvénient d'une telle appréhension du monde est l'absence de perspective globale, le gain en revanche est d'opérer la saisie immédiate, point par point, d'un univers en cours de dévoilement et dont la maîtrise n'est encore qu'incomplètement assurée. Au siècle des Grandes Découvertes comme à l'heure de la constitution des premiers empires coloniaux, l'on conçoit ce qu'une telle élaboration du savoir peut avoir de précieux. J'ai montré ailleurs, dans une étude intitulée «L'avenir des terres nouvelles[6]», la façon dont Thevet parvenait ainsi, par morcellement et «archipélisation» d'un Canada réduit à sa frange maritime, à fonder une audacieuse vision prospective dont les points d'appui auraient été le Labrador, la plate Anticosti, propice à l'implantation de vastes polders, et la mythique «Isle de Thevet» qui correspond peut-être aux îles de la Madeleine. En émiettant de proche en proche l'immensité continentale de la Nouvelle-France, le cosmographe en chambre rendait possible, tout au moins sur le plan de la fiction, une prise de possession progressive et méthodique. Il manqua à ce dessein formé dans les années 1580, et qui s'ancrait dans une géographie redessinée pour la commodité d'éventuels colons, la

3 Planisphère de Pierre Desceliers, 1550, 1 350 × 2 150 mm, British Library, Add Ms 24065 Excellente reproduction dans Monique de La Roncière et Michel Mollat du Jourdin, *les Portulans Cartes marines du XIII^e^ au XVII^e^ siècle*, Fribourg, Office du Livre, et Paris, Nathan, 1984, pl n° 47 et commentaire p 231-232

4 *Cosmographie universelle* de Guillaume Le Testu, 1556, Château de Vincennes, Bibliothèque du Service historique de l'Armée de terre, D L Z 14, folio 57 la Nouvelle-France Reproduction dans M de La Roncière et M Mollat du Jourdin, *op cit* , n° 49, commentaire p 233

5 Planisphère portugais anonyme, 1 145 × 2 180 mm, Paris, B N , Cartes et Plans, S H Archives n° 38 Reproduction dans M de La Roncière et M Mollat du Jourdin, *op cit* , n° 63, commentaire p 241-242

6 *La Renaissance et le Nouveau Monde*, Québec, Musée du Québec, 1984, p 45-51

volonté du Prince, la paix intérieure du royaume et les talents d'un fondateur. Mais quelque absurde que paraisse à distance une telle fiction, elle n'est pas dans son principe très différente du Cipango de Christophe Colomb ou des Indes des conquistadores. En dépeignant l'archipel des Terres Neuves comme de nouvelles «Cyclades», d'où la France, à l'instar de l'Empire turc, pourrait tirer d'incommensurables profits[7], Thevet, fidèle en cela à l'esprit des premiers découvreurs, ne fait que projeter une moitié du monde sur l'autre. Rabattre l'Orient sur l'Occident et la Méditerranée sur l'Atlantique revient alors à produire une anticipation par analogie. Un tel processus imaginaire n'est nullement gratuit, il s'oriente d'emblée dans le sens d'un acte politique[8].

L'archipel est aussi productif à un autre titre — et c'est ce second aspect que je voudrais ici aborder. Émiettant le monde, l'«insuliste» est libre ensuite de le recomposer à sa guise. L'indice de cette malléabilité extrême des objets de l'insulaire est livré dans la même carte des *Terres Neufves*. Par suite sans doute d'une erreur de manipulation, le graveur a inversé la gauche et la droite, l'ouest et l'est, si bien que les caps de Bonne Veue (Bonavista) et de Raz (cap Race), dirigés en réalité vers le large océanique, sont retournés vers l'Occident, en direction du nouveau continent. Symétriquement à l'est, l'émergence isolée d'une «Partie de la Nouvelle-France» représente l'insolite dérive de l'île du Cap-Breton en plein Atlantique. Tablant sur cette inversion fortuite, le commentaire l'entérine et la prolonge : le texte du *Grand Insulaire* repousse la quête du Cap de Raz «vers l'Ouest» de Terre-Neuve[9], là où le navigateur en espace réel rencontrerait le rivage exactement opposé. Sécable et malléable à merci, l'espace de représentation de la carte témoigne ici de manière éclatante de la liberté d'agencement qui préside à l'Insulaire et qui autorise dans le désordre tous les parcours. Il en résulte, sur le plan textuel, que contamine la fragmentation cartographique, une fécondité proprement infinie[10]. «Texte cornucopique» que celui d'un archipel où nul trajet n'est obligatoire, nul itinéraire recommandé et où le même voyage pourra

7 André Thevet, *Grand Insulaire*, B N , Ms fr 15452, f 152 v°

8 Pour un cas analogue, toujours chez André Thevet, voir mes «Fictions de l'espace brésilien à la Renaissance l'exemple de Guanabara», *Arts et légendes d'espaces*, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1981, p 205-256

9 A Thevet, *Grand Insulaire*, t I, f 145 r° Voir sur ce point mon article «Nouvelle-France et fiction cosmographique dans l'œuvre d'André Thevet», *Études littéraires*, X 1-2, 1977, p 145-173

10 Pour ce qui est de l'analogie du texte et de la carte, voir mon étude citée à la note précédente Cf Réal Ouellet, «Le discours fragmenté de la relation de voyage en Nouvelle-France», *Saggi e Ricerche de letteratura francese*, 1985

s'écrire de diverses façons, suivant des trames différentes[11]. À l'inverse, plusieurs voyages se combineront entre eux pour recomposer un parcours idéal. L'illustration de cette dernière hypothèse serait donnée par l'*Histoire d'André Thevet Angoumoisin, Cosmographe du Roy, de deux voyages par luy faits aux Indes Australes, et Occidentales*, dont la rédaction fut contemporaine du *Grand Insulaire et Pilotage* inachevé[12].

Alors que celui-ci a pour haute ambition de parfaire «un corps cosmographique accompli de toutes ses parties», l'*Histoire* se borne à répéter, en le dédoublant, un récit premier, présenté comme autobiographique. Ré-écriture, à trois décennies d'intervalle, des fameuses *Singularitez de la France Antarctique* de 1557, l'*Histoire de deux voyages* est aussi la réplique, qui se voulait définitive, à l'*Histoire d'un voyage faict en la terre du Bresil* du pasteur protestant Jean de Léry[13]. Autant dire que si le *Grand Insulaire* se place d'emblée sur le terrain de l'universel et prétend adopter le regard efficace et conquérant du monarque, dont Thevet est le fidèle et obéissant serviteur, l'*Histoire*, qui recourt pour une bonne part aux mêmes matériaux, se situe quant à elle à l'échelon personnel de la polémique et de l'engagement d'auteur. Tous deux émanés de l'automne du cosmographe, les deux ouvrages, demeurés l'un et l'autre à l'état manuscrit, témoignent par diverses voies de la défense et illustration d'une carrière entre toutes contestée. Preuve objective — et en un sens, politique — de réussite, tel se serait voulu le *Grand Insulaire et Pilotage*, si tant est qu'il fût parvenu à terme. Preuve subjective élaborée en même temps que la précédente, l'*Histoire de deux voyages aux Indes Australes et Occidentales* — où le mot «histoire» revêt le sens traditionnel de «témoignage personnel», de «relation d'une expérience vécue» — réinventait une dernière fois l'acte fondateur d'une vie de géographe-homme de terrain.

Pour mener à bien le diptyque de cette apologie privée par cosmographie interposée, Thevet a adopté ici et là la logique fragmentée de l'insulaire, qui se prête, comme on l'a vu, à toutes les manipulations souhaitables. Cela est aisé à démontrer pour le volumineux ouvrage éponyme, dont les deux cent soixante chapitres dérivent au gré des mers du globe, regroupés simplement en deux sous-ensembles flous, îles de la ceinture océane pour le premier tome, îles de la Méditerranée et de ses alentours remplissant le second volume. Mais cela est tout aussi vrai de l'*Histoire de deux voyages* qui multiplie les redites ou les excursus,

11 Terence Cave (*The Cornucopian Text*, Oxford, The Clarendon Press, 1979) définit le concept de «texte cornucopique», particulièrement précieux pour l'étude de la poétique à la Renaissance. Le langage, assimilable à une corne d'abondance, est en lui-même doué d'une fécondité et d'une productivité infinies.

12 Paris, B N Ms fr 15454. Dorénavant, le titre sera abrégé en *H2V*.

13 J'ai retracé l'histoire de cette concurrence dans «L'excursion brésilienne, note sur les trois premières éditions de l'*Histoire d'un voyage* de Jean de Léry (1578-1585)», *Mélanges sur la littérature française de la Renaissance a la mémoire de V -L Saulnier*, Genève, Droz, 1984, p. 53-72, et notamment p. 55.

et n'est renfermée que de manière assez artificielle entre les bornes d'un aller et d'un retour. La structure cyclique qui, selon Michel de Certeau, définit tout récit de voyage[14], apparaît ici comme surimposée au fourmillement de l'insulaire. Elle contient mal, de toute évidence, la marée d'éléments hétérogènes et désordonnés qui parcourt l'*Histoire*. À la toute dernière page de l'œuvre, Thevet donne au lecteur la clef de fabrication de celle-ci :

> Parquoy il m'a semblé bon par mesme moyen de discourir mon premier, et second voyage, et remarquer les choses plus rares qu'il m'a semblé bon d'iceux. Car ce que j'aurois veu, et observé en l'un, je ne l'aurois par advanture en l'autre. Et comme ils ont esté faits en divers temps, et diverses saisons, j'ay pareillement remarqué divers subjets, et matieres, selon les occurrences, et occasions, qui se sont presentées, les dangers et les contrées, où je me suis trouvé en l'un et non pas en l'autre, aussy en divers navires, pilotes, et mariniers[15].

Autrement dit : à double voyage, récit unique. Les itinéraires, à cinq années d'intervalle (1550-1551 et 1555-1556), étant analogues, et le terme du parcours — la baie de Rio de Janeiro — identique, il est donc possible de superposer exactement les deux trames narratives. Il se trouve alors que les pleins de l'une viennent opportunément combler les vides de l'autre pour former une seule et même texture continue.

Pour réussir une telle fiction, un bricolage minutieux était nécessaire Or l'on chercherait en vain dans l'*Histoire* la solidité et la cohérence narratives découlant en principe de cette simplification, la diversité des circonstances réelles étant subsumée dans l'unité d'une écriture sans lacunes. La conséquence du montage sommaire des deux voyages en une histoire est en fait une totale indétermination : lorsqu'il arrive à l'auteur de parsemer d'anecdotes prétendument authentiques le fil de son discours, l'on ne sait jamais à quelle navigation les rapporter. L'histoire tragique de ce marin tombé à la mer au large de la Floride, parmi les requins, pour s'être amusé, montant à la proue du navire, «à repaistre certains oyseaux», et qui ne put être repêché, «encore qu'on revirast par trois ou quatre fois sur luy[16]», s'est-elle produite en 1551, à l'occasion du voyage de reconnaissance accompli en compagnie du pilote Guillaume Le Testu, ou bien en 1556, au retour d'une «France Antarctique» fraîchement implantée par le Chevalier de Villegagnon dans une île de la baie de Guanabara? Le lecteur serait tout aussi incapable de situer l'escale à Sainte-Hélène[17], ou ce long interrogatoire par le narrateur en personne de trois prisonniers

14 Michel de Certeau, *l'Ecriture de l'Histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p 221 et 227-231 C'est ainsi que l'*Histoire* de Léry «mue le voyage en un cycle Elle ramène de là-bas un objet littéraire, le sauvage, qui permet de revenir vers le point de départ»

15 A Thevet, *H2V*, f 167 r°

16 *Ibid* , f 146 r°

17 *H2V*, f 28-29

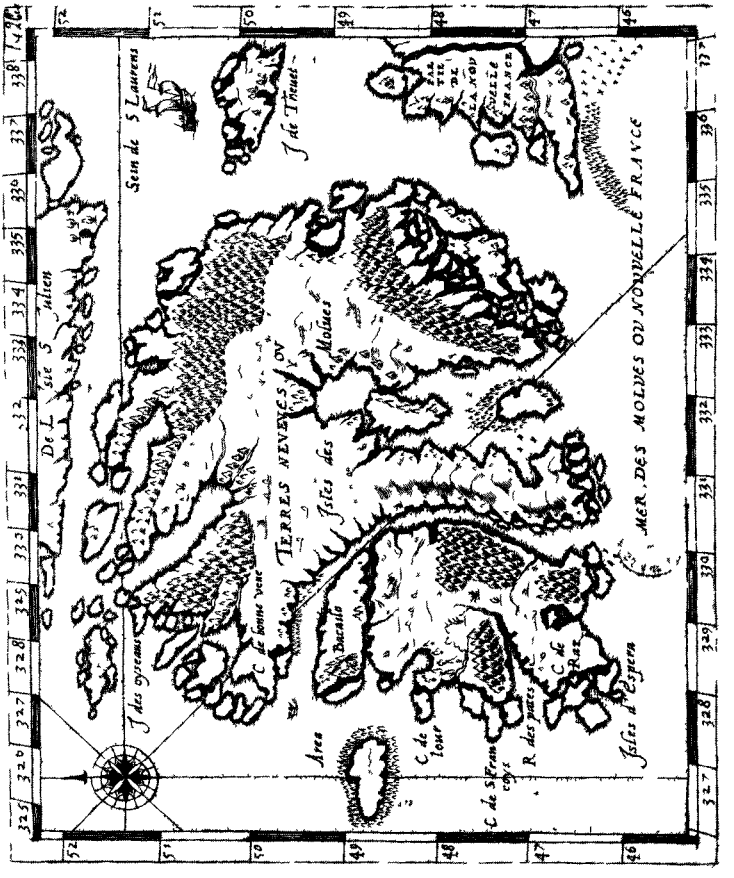
cannibales rencontrés sur le littoral du nord-est brésilien, et qui fournit la matière de trois chapitres d'informations touffues[18]. En raccommodant bord sur bord les pièces de ces deux récits de voyage fragmentaires, Thevet obtient sans doute un récit unique, mais la chronologie en est pour le moins aléatoire, et l'assise référentielle incertaine. Il semble en fait que l'*Histoire*, analogue en cela à l'espace recomposé et réorienté de la carte des «Terres Neufves», définisse une «utopique», au sens où Louis Marin utilise ce terme, c'est-à-dire une représentation composite où jouent l'un par rapport à l'autre des espaces non congruents[19]. En dépit de la suture qui devrait conférer à l'œuvre, selon le vœu de son auteur, une unité de principe, force est de conclure à la disparate fondamentale de l'*Histoire de deux voyages*, qui agglomère en outre aux improbables souvenirs de deux navigations des extraits de routier maritime, un vocabulaire canadien-français, des notes d'information recueillies par les truchements normands auprès des indigènes du Brésil, et même une pièce polémique publiée vingt-cinq ans plus tôt par le chevalier de Villegagnon en réponse à des «libelles d'injures» huguenots[20].

Il est à cet éclatement une raison évidente. C'est que Thevet, dans les dernières lignes de son *Histoire*, n'a pas donné la clef véritable de la fabrique du texte. Ou plutôt il l'a révélée par antiphrase, en un tour d'ironie peut-être involontaire : loin de coudre l'un à l'autre deux récits troués et providentiellement complémentaires, il est parti à l'inverse d'une trame unique, celle que lui offrait la narration antérieure des *Singularitez de la France Antarctique*, à maint endroit recopiée, interrompue, parasitée de remarques incidentes et de matériaux inédits. Dans la vie d'André Thevet, il n'y a jamais eu qu'un seul voyage, contemporain de la fondation de la France Antarctique en 1555-1556, et dans son œuvre c'est d'une certaine manière toujours le même récit qui reprend : des *Singularitez* de 1557 à la *Cosmographie universelle* de 1575, dont les livres XXI à XXIII amplifient le périple américain de l'auteur, puis aux développements ultimes de l'*Histoire de deux voyages*, Thevet ressasse indéfiniment sa trop brève expérience de globe-trotter.

18 *Ibid*, f 33 r°-37 v° «Des montagnes qui sont en la contrée de Queureurijou, pais des Tapouys, joignant la riviere de Potijou», «Des contrées de Ouyana, Achyrou, et des singularités d'icelles», «Des provinces de Tararijou et Daritama en la province de Margana, et gouverneurs d'icelles»

19 Louis Marin, *Utopiques Jeux d'espaces*, Paris, Éditions de Minuit, 1973, voir notamment le chapitre 10 «Le portrait de la ville dans ses utopiques», p 257-290

20 Nicolas Durand de Villegagnon, *Response aux Libelles d'Injures, publiez contre le Chevalier de Villegaignon*, À Paris, De l'imprimerie d'André Wechel, 1561 (B N 8°Lb^{33}388) Texte reproduit, à une variante près, dans *H2V*, f 108 v°-110 v° Le début de la copie de cette *Response* figure également dans le *Grand Insulaire*, t I, Ms fr 15452, f 235 r°, avec la recommandation suivante, en marge, à l'intention de l'imprimeur «Notta qu'il faut prendre la lettre imprimée»



«Terres Neufves ou Isles des Molues», d'après André Thevet, *le Grand Insulaire et Pilotage* (*circa* 1587) Paris, B N Ms Fz 15452, f 142 bis, 150 × 183 mm

Pourquoi, alors, la fiction finale du dédoublement que le cosmographe ne s'est du reste pas même efforcé de rendre crédible? Les prémisses de cette forgerie tardive n'apparaissent guère avant de furtives confidences glissées en 1575 dans la *Cosmographie universelle*. L'on y apprend incidemment, dans un passage du livre XXII, l'existence d'une «seconde navigation» de l'auteur au Brésil, à une date indéterminée[21]. La fiction ne prend corps que dix ans plus tard, avec la rédaction simultanée du *Grand Insulaire* et de l'*Histoire de deux voyages* : c'est sous la conduite de son «amy» le capitaine et cartographe havrais Guillaume Le Testu que Thevet, en l'an de Grâce 1550, à moins que ce ne fût en 1549 ou en 1551, serait allé sur les côtes brésiliennes et peut-être même jusqu'en Patagonie[22]. La participation du futur cosmographe du roi à cette première navigation de repérage au long des côtes du Brésil, effectivement accomplie par le pilote, et qui devait avoir pour résultat les cartes enluminées de la *Cosmographie universelle* dédiée en 1556 à l'amiral de Coligny[23], est plus que douteuse. En effet, pendant ces mêmes années, André Thevet, cordelier d'Angoulême en pélerinage sur les lieux saints, séjournait dans les pays du Proche-Orient et, parti de Venise le 23 juin 1549, ne devait atteindre Jérusalem qu'à Pâques 1552, après des haltes prolongées à Constantinople et Alexandrie. Du reste, Suzanne Lussagnet, l'éditrice d'une partie de l'*Histoire*, a suffisamment montré le flottement des dates contradictoirement proposées par Thevet dans son manuscrit, pour que le caractère fictif du «premier voyage» puisse être considéré comme une certitude[24].

Or, pour défendre sa «fiction autobiographique», Thevet fait preuve de quelque désinvolture, si ce n'est d'une franche maladresse. L'incohérence chronologique confine parfois au lapsus ou au paralogisme, comme dans ces lignes : «à mon premier voyage, qui fut quelque quatre ans après le second[25]», formule qui trouve son symétrique exact à la fin du livre : «Et quant au second, nous partismes du Havre de Grace, le sixiéme jour de Juillet mil cinq cens cinquante cinq, quelques cinq ans auparavant le premier[26]». Et pourtant Thevet

21 A Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, P L'Huillier et G Chaudière, 1575, f 960 r° Voir sur ce passage les excellentes remarques de Suzanne Lussagnet, dans André Thevet, *le Brésil et les Brésiliens*, Paris, Presses universitaires de France, 1953, p 241-242, note 1

22 Au sujet de cet hypothétique cabotage au sud du Rio de la Plata, voir mon article, «La flèche du Patagon ou la preuve des lointains», communication présentée au colloque *Voyager à la Renaissance (Tours, juillet 1983)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986

23 Voir ci-dessus à la note 4 la référence de cet atlas

24 S Lussagnet, *loc cit* Aux pages 241 à 310 de cette anthologie sont publiés, et abondamment annotés, de larges extraits d'*H2V* relatifs au littoral et à l'intérieur du Brésil

25 A Thevet, *H2V*, f 137 r°

26 *H2V*, f 167 v°

avait tout intérêt à bien mentir : l'invention du premier voyage — ou du second, comme on voudra — servait paradoxalement à garantir la vérité d'une masse d'informations transmises par le biais des «truchements» ou interprètes normands de Villegagnon et recueillies par l'Angoumoisin, agissant en ses qualités de porte-parole de celui-ci et de chroniqueur officiel de l'expédition. À partir du début des années 1560, lorsqu'il a accédé à la charge de cosmographe et qu'il demeure à Paris, au contact de la cour, Thevet est à même de contrôler les documents de première main émanant des capitaines et officiers venus faire leur rapport au Roi. C'est ainsi qu'il devient le dépositaire du précieux *Codex Mendoza*, l'un des plus beaux manuscrits aztèques d'après la Conquête espagnole, que des pirates normands avaient saisi sur un gallion, ou encore du manuscrit de l'*Histoire notable* du capitaine huguenot René de Laudonnière, le chef infortuné de l'éphémère Floride française en 1564-1565[27]. Tout cela allait enrichir la trame des ouvrages ultérieurs, en premier lieu de l'*Histoire de deux voyages*. Comme, dans la logique solipsiste du cosmographe en titre, il n'est d'autre critère de vérité que la vue ou l'expérience directe de celui qui écrit, la nécessité épistémologique du premier voyage s'imposait dès lors, quitte à infirmer la chronologie réelle !

L'autorité que Thevet entendait tirer d'une biographie mensongère et enrichie sur le tard d'une aventure maritime improbable paraissait d'autant plus nécessaire qu'il s'agissait de faire pièce au témoignage contradictoire que le pasteur Jean de Léry avait précisément intitulé en 1578 «Histoire d'*un* voyage faict en la terre du Bresil». Du redoublement de ses navigations anciennes, Thevet escomptait évidemment une autorité «double» de celle que s'était indûment arrogée son adversaire[28] ! Mais au lieu d'un tel résultat, l'*autopsie* redoublée des «deux voyages» jette la suspicion, non tant sur les matériaux de la collecte que sur leur assemblage. La logique insulaire partout à l'œuvre dans l'*Histoire* déstabilise le récit et sape la consistance diégétique du héros-narrateur, impuissant dès lors à forcer la conviction du lecteur. C'est là que résidait la plus grande réussite de Jean de Léry. Pour écrire ce «bréviaire de l'ethnologue», si l'on veut ici retenir la définition laudative de Claude Lévi-Strauss[29], ou «l'un de ces romans de voyage comme il en a été tant fait depuis», pour peu que l'on préfère la formule au contraire péjorative mais tout aussi pertinente en définitive d'Arthur Heulhard[30], Léry était parvenu à mettre en scène une subjectivité

27. J'ai retracé cette affaire dans «Les séquelles littéraires de la Floride française : Laudonnière, Hakluyt, Thevet, Chauveton», *Bibliothèque d'humanisme et renaissance*, t. XLIV, 1982, p. 7-36.

28. Frank Lestringant, «L'excursion brésilienne...», art. cité, 1984, p. 55.

29. Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955, p. 89.

30. Arthur Heulhard, *Villegagnon roi d'Amérique. Un homme de mer au XVI^e siècle*, Paris, E. Leroux, 1897, p. 312.

mobile, sensible et agissante, dont le constant dialogue avec la réalité inouie peu à peu offerte à son regard et à ses sens formait le puissant ressort dramatique d'une aventure autant spirituelle et morale que physique. L'*Histoire d'un voyage* délivrait cependant le sens d'une quête et d'un apprentissage[31]. L'on serait bien en peine de découvrir une pareille présence dans l'œuvre quasiment homonyme de Thevet. Le «moi» du cosmographe ne s'exprime, semble-t-il, qu'à travers une susceptibilité épidermique d'auteur, prompt à condamner sans appel les «bourdes» et autres «contes de la cigogne» de ses prédécesseurs et concurrents. Sa seule constance est dans l'imprécation chagrine. Pour le reste, l'instance du héros-narrateur tend à se dissoudre dans la fluctuation des diverses «occurrences» et «occasions» qui sont la menue monnaie de l'*Histoire*. L'indétermination chronologique d'une narration divisée dans toute sa longueur entre deux époques également imprécises et imaginaires, la non-congruence des espaces qui la trament et qu'aucune logique interne n'articule, vont de pair avec l'insignifiance bavarde d'un «je» dont l'omniprésence en marge du texte — voix *off* de commentateur aigri — compense mal une absence essentielle et centrale. Tel est le paradoxe du narrateur dans l'*Histoire*, qu'à vouloir être partout — et cette ubiquité est postulée par le titre —, il n'est à peu près nulle part. Dès lors, espace, durée et voix narrative s'éparpillant dans la dérive de l'Insulaire, l'on en revient au degré zéro de la relation de voyage.

LES TERRES NEUVES, MODE D'EMPLOI

Une parataxe de parataxes : la section de l'*Histoire de deux voyages* consacrée à «la terre de Canada» semble pousser à son exténuation le principe de dispersion de l'archipel[32]. Les trois chapitres respectivement intitulés : «De Canada, et terre-neufve», «La route et dangers de la terre du Canada» et «S'ensuit un petit Dictionnaire de la langue des Canadiens», se réduisent très exactement à trois listes dont la fonction est chaque fois différente. La première appartient à cette catégorie que Jack Goody appelle «liste événementielle» ou «récapitulative[33]». Elle décrit un itinéraire maritime de la manière la plus technique, c'est-à-dire la plus fruste possible, en énumérant les rhumbs et lits de vent tour à tour suivis par le navire, et les amers ou lieux-dits de la côte de l'Amérique du Nord, tels que les auraient successivement aperçus Thevet et ses compagnons lors de leurs navigations de retour, du Brésil vers la France.

31 Sur le sens de cette quête, voir Michel de Certeau, *op cit* , p 215-248, et Frank Lestringant, «Calvinistes et cannibales I Jean de Léry ou l'élection», *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français*, t CXXVI, 1980, p 9-26

32 A Thevet, *H2V*, f 149 r°-155 r°

33 Pour ces distinctions et définitions, on se reportera à l'ouvrage essentiel de Jack Goody, *la Raison graphique La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p 149 et 164-169

Le récit au passé simple fait alterner ces repères locaux avec des notations chronologiques pour le moins imprécises : «tout le jour, et la nuit suivant», «le lendemain», etc. Une telle nomenclature itinérante s'immobilise à la hauteur de la mythique «riviere de Norambergue», qui correspond sans doute à la baie de Penobscot, pour faire place à une autre liste, encastrée en quelque sorte dans la précédente, et qui expose les cinq avantages qu'un établissement colonial pourrait tirer du choix d'un tel site : mines de métaux, sel, pelleterie, bois de charpente, pêche aux «molues», chacune de ces ressources donnant lieu à une courte rubrique[34]. Cette seconde liste, figurant en incise, n'est donc plus récapitulative, mais programmatique, tout comme celle qui forme la matière et parcourt l'étendue du deuxième chapitre canadien : «La route, et dangers de la terre de Canada.» Il s'agit là d'un extrait de «routier» (*roteiro*) nautique, sans doute emprunté à la *Cosmographie* alors inédite du pilote Jean Alfonse de Saintonge, dont Thevet, grâce à ses fonctions officielles, put être le dépositaire[35]. Dès la première ligne, l'auteur-narrateur annonce qu'il suspend son récit — ou du moins la parataxe flottante qui en tenait lieu — pour s'adresser «aux Pilotes et mariniers» et leur enseigner «la vraye route de cette terre canadienne». Toute description devient explétive dans un tel contexte technique, et Thevet renvoie obligeamment le lecteur profane à son «grand Insulaire» inédit où il trouvera les informations concernant les «mœurs, et façons de vivre» des tribus littorales, «et ce qui est de plus rare, et les commodités qui en peuvent venir[36]». Par haine de la prolixité, comme il l'assure, et non sans quelque désinvolture à l'égard du public non technicien — en fait, c'est bien à lui qu'est indirectement destiné ce chapitre de l'*Histoire* —, le cosmographe ne retient donc du Canada maritime qu'une nomenclature de «Caps, Promontoires, rivieres, Isles, et Isleaux habités, et deshabités», sans «s'amuser, précise-t-il ensuite, à la description d'iceux». Le parcours se réduit à son squelette et le récit, rendu à la discontinuité primitive du catalogue, se ramène à une série de «remarques» («c'est une terre fort haute», «toute la roche du cap est blanche») et d'injonctions («tire au Nordest», «tu jetteras souventefois le plomb pour sonder», etc.). Pareil «texte» se rendrait aisément sous la forme d'un tableau, avec en première colonne les

34 A Thevet, *H2V*, f 149 v° Cf le *Grand Insulaire*, f 150 v°

35 Sur cette hypothèse érudite généralement admise, je renvoie aux études classiques de H P Biggar, *The Early Trading Companies of New France*, University of Toronto, 1901, p 240-241, et W F Ganong, *Crucial Maps in the Early Cartography and Place-Nomenclature of the Atlantic Coast of Canada*, University of Toronto Press, 1964, p 427 Pour une mise au point récente sur la question des sources techniques utilisées par Thevet pour la rédaction des chapitres relatifs à l'Amérique du Nord, on lira la communication présentée par Arthur P Stabler au colloque Jacques Cartier de Rennes-Saint-Malo en avril 1984 «En marge des récits de voyage André Thevet, Roberval, Jean Alfonse et Jacques Cartier», *Études canadiennes/Canadian Studies*, n° 17, 1984, p 69-72

36 A Thevet, *H2V*, f 151 r°

choronymes, leurs latitude et longitude en vis-à-vis, et dans une troisième ou quatrième colonne les manœuvres à effectuer de moment en moment. C'est du reste à peu près la disposition que l'on rencontre dans les manuels de pilotage et guides nautiques qui sont publiés dès la première moitié du seizième siècle et dont Thevet a possédé plusieurs exemplaires, revêtus de son *ex-libris* et annotés de sa main[37]. Il y aura trouvé ce modèle d'écriture fragmentaire et injonctive qui exclut toute lecture suivie, à tête reposée, dans la quiétude d'un cabinet de travail ou d'un «poêle» Au contraire, par sa discontinuité même, ici associée à l'usage synoptique des différentes colonnes, le routier implique que l'action entrecoupe la lecture, et que de ligne en ligne, un va-et-vient se produise entre la page du livre et l'espace maritime réel. Or, la simulation d'une telle pratique en train de s'effectuer apparaît comme le but consciemment poursuivi par Thevet dans un chapitre comme celui-ci. Par le dialogue impromptu qu'il engage à la seconde personne du singulier avec l'homme du métier, matelot de quart ou timonier, le cosmographe prend à témoin le lecteur ignorant et «bénévole» de ses compétences techniques en matière de navigation lointaine. Car la démonstration suppose le regard d'un tiers, ce tiers prétendument exclu au départ et brusquement renvoyé aux espaces à venir de l'*Insulaire*, tout à fait analogues dans leur fragmentation et guère plus praticables en définitive pour le néophyte.

Quadrature du cercle : en brisant la linéarité de son «histoire», en l'ouvrant de toutes parts pour qu'elle fasse eau à la manière de l'archipel, qui constitue toujours, en un sens plus ou moins strict, l'espace référentiel du «routier», Thevet éloigne ce lecteur naïf dont il a pourtant besoin pour administrer la preuve d'une efficace Si la performance du pilote-narrateur a quelque chance d'être homologuée, c'est grâce en définitive à cette présence complaisante et tacite qui se maintient jusqu'au terme. Une conclusion s'impose quant à l'effet de lecture recherché : un tel texte ouvert et morcelé ne quête pas la vraisemblance ni, à travers elle, l'adhésion du lecteur, il entend avoir prise sur la réalité même. Cependant, Thevet oublie, ou plutôt feint d'oublier, que cette «fiction d'autorité» requiert toujours et encore une complicité extérieure.

37 Notamment *le Grant Routtier, Pillotage, et Encrage de Mer*, de Pierre Garcie, dict Ferrande (Poitiers, Jean de Marnef, 1542, *ex-libris* de «Thevet 1545» sur la page de titre de l'exemplaire de la Mazarine conservé sous la cote A 138 45 Réserve), et *les Voyages avantureux du Capitaine Jan Alfonce, Sainctongeois, contenant les reigles et enseignements necessaires à la bonne et seure navigation* (Poitiers, Jean de Marnef, 1559, exemplaire annoté conservé à la B N de Paris sous la cote Grande Réserve G 1149-1) À la suite du livret de Jean Alfonse sont reliées *les Tables de la declinaison* d'Olivier Bisselin (Poitiers, même adresse, même millésime), également pourvues de notes et d'un *ex-libris* manuscrit d'«André Thevet Angoumoisin» Il va sans dire que l'usage que pouvait en tirer le cosmographe était quelque peu hétérodoxe, ne s'appliquant pas à des navigations réelles, mais à la reconstitution en chambre et sur le papier de périples fictifs

Ne serait-ce que par la mise en scène de sa personne et de son nom au seuil des pages les plus techniques et les moins contextuelles, Thevet ne se borne pas à écrire avec son *Histoire* un nouveau *roteiro*, même s'il recourt expressément à cette tradition Il est vrai qu'accidentellement ses écrits ont pu remplir un tel office, comblant ce qui fut peut-être le vœu le plus cher du cosmographe On sait par exemple que lors d'une navigation conduite en 1576 à la recherche du passage du Nord-Ouest, le pilote anglais Martin Frobisher emporte dans sa petite bibliothèque de bord, entre une Bible et l'*Art de naviguer* de Pierre de Médine, deux exemplaires des *Singularitez*, l'un en français, sans doute dans l'édition anversoise de 1558, l'autre dans la traduction anglaise procurée par Thomas Hacket dix ans après[38] Un peu plus tard dans le siècle, les instructions manuscrites pour un voyage de reconnaissance au long des côtes de l'Amérique septentrionale en 1582 ou 1583, comprennent une large citation de la *Cosmographie universelle* (f 1008 v°) relative à la légendaire rivière de «Norrinberge» dont il a déjà été question plus haut, page qui mêle aux remarques de pilotage un projet de colonisation très précis[39] Si elle avait été publiée, l'*Histoire de deux voyages* aurait peut-être connu une fortune semblable Mais de telles retombées concrètes, dont on n'a gardé l'écho que pour la pragmatique Angleterre et dont il n'existe aucune trace en France pour la même période, apparaissent presque fortuites et demeurent de toute manière limitées, eu égard au dessein fondamental d'un auteur épris d'une gloire universelle, sans acception de spécialités ou de frontières professionnelles, et qui désirait être reconnu aussi bien par les plus éminents savants de son temps, les Mercator et Ortelius, que par les humbles techniciens de la lignée des Jacques Cartier, Guillaume Le Testu ou Jean Alfonse de Saintonge

L'effet de vérité et d'efficacité techniques requis par la parataxe du chapitre intitulé «La route, et dangers de la terre de Canada» s'accompagne de la décontextualisation propre à l'Insulaire Or il est significatif que dans deux des livres de navigation jadis possédés par Thevet et annotés de sa main, *le Voyage es Isles de Mollucques* d'Antonio

38 Voir sur ce point G R Taylor, *Tudor Geography (1485 1583)*, Londres, Methuen, 1930, p 36-37 Cf D B Quinn, *New American World A Documentary History of North America to 1612*, Londres, The Macmillan Press, 1979, vol IV, p 197, où est publié intégralement le compte de fournitures pour le premier voyage de Martin Frobisher en 1576 À noter que le légendaire *Voyage* de «Sir John Mandevylle» figure également parmi les livres emportés à bord

39 D B Quinn, *op cit* , vol III, p 244 «Thinges knowen by experyence to be in the countryes about the Ryver of Norrinberge which is one of the greatest ryveres in the world The cosmographie fo 1008 » Cette citation de la *Cosmographie* de Thevet, d'un intérêt stratégique évident, est extraite d'un document recopié par Edward Hoby dans son recueil de faits notables (British Library, Additional Manuscript 38823, f 1 à 8) Ces instructions seraient à mettre en relation avec les projets coloniaux de Sir Humphrey Gilbert en Amérique septentrionale

Pigafetta et les *Voyages avantureux* du capitaine Jean Alfonse[40], le mot d'«isle» soit presque systématiquement souligné et reporté dans la marge en «manchette». Ainsi, en constituant à travers ces *marginalia* la matrice de la description du monde par îles qu'allaient être le *Grand Insulaire* et dans une large mesure l'*Histoire de deux voyages*, Thevet tendait-il à accentuer le caractère discontinu et parataxique des écrits sur lesquels il se fondait. En extrayant d'une liste première — le routier de Jean Alfonse, la très sommaire chronique de la première circumnavigation par Pigafetta — une liste seconde, plus générale et partant plus abstraite, qui revêtait alors la figure définitive de l'*Isolario*, le cosmographe vieillissant découvrait un extraordinaire outil discursif.

En prise sur le réel, et sur une réalité combien périlleuse et résistante, puisqu'il s'agit en l'occurrence de l'océan et de ses tempêtes, la parataxe de l'insulaire ou du routier avait le mérite de s'adresser «à toutes mains». À partir d'elle, la production infinie d'usages et d'itinéraires devenait en théorie possible. La maîtrise que le cosmographe manifeste alors à travers un texte réduit à sa plus simple expression et une syntaxe déconstruite, confinant à l'absence, est telle qu'elle engage non seulement le futur mais de multiples avenirs possibles : navigations qui épouseront le trajet premier, en en développant toutes les virtualités et les variantes. De plus et par ricochet, en apposant ostensiblement son nom sur ce pauvre savoir technique, Thevet force non tant l'adhésion d'un lecteur nécessairement distant — et dont l'attention est d'emblée rebutée par un exposé ésotérique et dépourvu de tout apprêt littéraire — que la conviction, voire l'admiration de celui-ci. Il en résulte une pratique terroriste de la langue qui s'apparente à une sorte de blocage rhétorique, obtenu par l'absence manifeste de tout effet de style.

La troisième des listes composant le triptyque canadien de l'*Histoire* est lexicale : sorte de dictionnaire portatif du type de ceux que l'on associait parfois aux guides nautiques et qui les complétaient en un certain sens. En mettant à la disposition du pilote les mots ou les bribes de phrases («Bon jour», «Allons jouër», «Regardès moy», «Allons laver la barbe») souhaitables pour un échange minimal avec les indigènes, ces vocabulaires très tôt formalisés corroboraient la valeur

40 Jean Alfonse, *les Voyages avantureux*, 1559 (exemplaire de la Réserve de la B N donné plus haut en référence à la note 37), f 28 r° «isle» écrit en marge pour mettre l'accent sur un des îlots du «gouffre S Jehan», dans les parages de Terre-Neuve, f 32 r°, f 64 r° «isle», face à cette phrase du texte imprimé «Cellan (= Ceylan) est une grande isle » Antonio Pigafetta, *le Voyage et navigation faict par les Espaignolz es Isles de Mollucques, des isles quilz ont trouve audict voyage, des Roys dicelles, de leur gouvernement et maniere de vivre, avec plusieurs aultres choses*, Paris, Simon de Colines, s d (*circa* 1526), exemplaire conservé à la Bibliothèque Méjanes d'Aix-en Provence sous la cote D 751 et revêtu de l'*ex-libris* d'André Thevet avec la date manuscrite de «1553», f vi v°, vii, 15 r°, 17 r°, 19 v° etc , où est répétée à profusion, de page en page, la mention d'«isle(s)»

d'usage pratique immédiate de ces manuels imprimés ou manuscrits[41]. Le «petit dictionnaire» de Thevet n'échappe pas à la règle, tout en opérant, à l'instar de l'extrait de routier nautique que l'on vient d'analyser, une manière de dépassement et de subversion du genre. Sans se présenter selon un ordre alphabétique ni même strictement thématique — un tel classement n'est pas nécessaire, étant donné la brièveté totale de la liste —, le lexique de la langue des Canadiens ne regroupe à part que deux sous-ensembles, l'un pour les nombres d'un à dix, et l'autre qui recense «les mots des parties de l'homme», c'est-à-dire ceux qui désignent non seulement les principaux membres et organes, mais aussi les catégories d'âge et la distinction des sexes. Le principe général est vaguement hiérarchique et descendant, commençant, pour les parties du corps, au «chef» — à la tête — et se terminant par les jambes, mais l'on observe que «le membre de l'homme» et «la nature de la dame» sont bien proches de la bouche, et que le gosier séjourne curieusement entre les flancs et les mains. Quant à la première liste générale, qui va du soleil à la plume, elle rassemble dans un certain désordre, où l'on pourrait ici et là déceler des relations analogiques et des glissements par associations d'idées, les corps célestes et l'anatomie humaine, les éléments naturels et des ustensiles d'usage courant, ainsi que divers comestibles et le pronom «celuy». Comme les catalogues lexicaux de la haute antiquité étudiés par Gardiner et Goody[42], une telle liste n'apparaît pas réductible dans sa verticalité à un modèle logique unique et global, mais elle offre en revanche, segment après segment, différents types de relations partielles et localisées : les trois premières rangées horizontales — «Le soleil, Isnés / Estoille, Suroé / Ciel, Camet» — appartiennent rigoureusement au même champ sémantique. Mais dès la quatrième ligne — «Nuit, Aiagla» — qui résulte sans doute de la rencontre synecdochique de l'étoile et du ciel, un infléchissement se constate, qui amène à la file l'«Eau, Amre», le «Sablon, Estoglas» et la «Voille, Agamie». Commence alors une seconde séquence à la cohérence plus forte, qui énumère tour à tour la «teste», la bouche, le nez, les dents, les ongles, les pieds, les jambes, et qui s'interrompt sur la «Mort», mot clef de l'humaine condition, avant d'évoquer encore la «Peau» et la «Nature de l'homme», périphrase par laquelle il faut comprendre son sexe.

La poétique de la liste n'exclut donc pas toute figure : riche surtout de métonymies et de quelques synecdoques comme celle qui assure le passage de la peau au membre viril, elle n'ignore pas non plus la métaphore, qui opère ici la soudure entre les deux fragments du lexique respectivement consacrés aux astres et éléments, et aux parties de l'homme : la transition est assurée par l'équivalence implicite

41 A Thevet, *H2V*, f 155 r°

42 J Goody, *op cit*, 1979, p 182, citant Gardiner, *Ancient Egyptian Onomastica*, Londres, 1947, t I, p 39

du soleil et de la tête qui occupent des rangs hiérarchiquement comparables dans le tableau. Cependant, il est évident que de telles articulations figuratives demeurent précaires, aléatoires et de toute manière cantonnées à la microsyntaxe des parties. En définitive, le «petit discours» technique dont Thevet, en guise de conclusion, veut bien s'excuser auprès du lecteur profane[43], n'est pas réglé par une logique interne au récit. Éclatant de toutes parts en actes possibles, il compose, dans sa radicale discontinuité, un mode d'emploi des terres nouvelles en trois parties : mémoire d'itinéraire, routier nautique et lexique franco-canadien. Cette triple parataxe où s'abolit, avec les derniers vestiges de la narration, la personne du héros et l'«histoire» elle-même, construit toutefois par ses vides alternés de pleins le mythe d'une parole omnisciente et efficace, qui prétend échapper à toute contestation, dès lors que tournant le dos à la controverse savante, le cosmographe et insuliste, de plain-pied avec les gens du bord, s'adresse à eux dans leur patois et leur retourne, enrichi de sa signature, un manuel d'instructions qu'ils ont eux-mêmes élaboré.

D'UNE RÉVISION CRITIQUE

Dans un article publié en 1936 et qu'il présentait un peu comme le bilan de travaux sur Thevet poursuivis durant plusieurs années[44], l'illustre historien de la géographie canadienne Ganong revenait sur un jugement antérieur par trop sévère et tentait une juste évaluation de l'apport du cosmographe à la connaissance de l'Amérique du Nord. Procédant non sans bravoure au renversement de ses propres certitudes antérieures, il poussait la logique de cette démarche révisionniste jusqu'à retourner la chronologie généralement admise pour les divers écrits de Thevet. Ainsi, le *Grand Insulaire*, dans la version manuscrite conservée à la Bibliothèque nationale de Paris, et bien qu'il comporte des références explicites aux années 1586 et 1587, serait-il antérieur aux *Singularitez* de 1557 et remonterait au tout début des années 1550. La *Cosmographie universelle*, publiée en 1575, restait, si l'on peut dire, à sa place, intermédiaire obligé entre l'*Insulaire* et les *Singularitez*.

L'erreur du digne historien de Sa Majesté britannique n'intéresse pas seulement la petite histoire de l'érudition. Elle témoigne avec acuité d'un paradoxe inhérent à l'œuvre du cosmographe, laquelle progresse pour ainsi dire à rebours. Car l'ordre proposé par Ganong possède sa vraisemblance — si l'on fait abstraction des dates portées sur les différents ouvrages imprimés ou manuscrits. Vraisemblance immédiate et «naïve», quand le savant décide de placer les manuscrits *avant* l'œuvre

43 A Thevet, *H2V*, f 154 r°

44 Cet article est repris dans Ganong, *op cit* , 1964, p 427-435 L'hypothèse erronée de Ganong, telle que je la rappelle ici, a été reprise *ne varietur* et sans la moindre discussion par Bernard G Hoffman, *Cabot to Cartier Sources for a Historical Ethnography of Northeastern North America (1497-1550)*, University of Toronto Press, 1961, p 171-176

imprimée, partant du postulat selon lequel l'inachèvement précèderait l'accomplissement, dans un rapport chronologique nécessaire. Vraisemblance plus profonde, lorsqu'il constate que, du point de vue littéraire et scientifique, le *Grand Insulaire* et l'*Histoire de deux voyages*, dont les textes, on l'a vu, sont largement parallèles, offrent un moindre degré d'élaboration que la *Cosmographie* et surtout que les *Singularitez*. L'observation, fondamentalement juste, aboutit à une appréciation erronée, étant donné l'*a priori* qui voudrait que le travail de l'œuvre aille en progressant, c'est-à-dire que la masse documentaire initiale soit peu à peu fondue, triée et unifiée dans le tout cohérent et linéaire d'une relation de voyage ou dans l'édifice concentriquement élaboré d'une synthèse dûment structurée. Or c'est tout le contraire qui se passe au cours de l'accumulation thévétienne du savoir cosmographique. La sélection du matériel et sa réinterprétation en fonction d'une topique ne sont nulle part plus patentes et plus achevées que dans les *Singularitez* du 1557. Le minutieux montage alors opéré par les soins de l'étudiant en médecine et helléniste Mathurin Héret avait pour objet, comme je l'ai montré ailleurs[45], d'intégrer les données géographiques et ethnographiques nouvelles au savoir traditionnel de l'Antiquité concernant les marges du monde connu. Ce bricolage savant, inévitablement, laissait des restes, ce dont témoignent, au fil des *Singularitez*, des avertissements du genre : «Voila donc le plus sommairement qu'il m'a esté possible, des oyseaux...[46]». L'adverbe revient au terme du chapitre consacré à l'aï ou bradype[47], et semble indiquer, par sa récurrence, l'appartenance de l'ouvrage au genre du compendium. La sélection nécessaire à ce recueil de choses rares et curieuses, propres à divertir le lecteur pressé, impose donc à l'auteur de «laisser à dire, pour eviter prolixité», tout en annonçant de futurs et «plus amples» développements[48].

La *Cosmographie universelle* et plus encore le diptyque composé de l'*Histoire de deux voyages* et du *Grand Insulaire* vont en conséquence utiliser les «chutes» de cette anthologie première, tout en les augmentant, comme il est probable, de documents parvenus à Thevet dans l'intervalle de ces agglomérats successivement formés. Or, de tels ajouts tendent à faire éclater la structure initiale. Au lieu que la disposition gagne en clarté et en rigueur, et le texte en richesse ornementale, l'œuvre du cosmographe évolue progressivement de l'anthologie à la liste, et d'un tout artistement composé à la nomenclature la plus sèche et la plus maladroite en apparence. Par là même, et dans l'espace d'une carrière d'auteur, s'accomplirait une régression de l'histoire comme

45 Voir mon Introduction aux *Singularités de la France antarctique* d'André Thevet, Paris, La Découverte, 1983, p 18-25

46 A Thevet, *les Singularitez*, 1557, chap 48, f 94 v°

47 A Thevet, *op cit*, 1557, chap 52, f 100 v°

48 *Ibid*, chap 58, f 116 r°

genre achevé et fixé vers ses origines primitives Tout se passe comme si Thevet parcourait à l'inverse le chemin qui a conduit l'humanité écrivante des tablettes sumériennes à la rédaction des annales et chroniques[49]

Des *Singularitez* aux *Deux Voyages*, en passant par le vaste détour de la *Cosmographie*, l'on n'en revient pas exactement au point de départ L'œuvre première était régie par la loi de la *varietas* qui n'est désordre qu'en apparence Thevet en énonce lui-même le principe dans la conclusion d'un chapitre qui traite tout à la fois de la confection du feu chez les Brésiliens, de leur croyance à un déluge universel et des objets métalliques dont ils usent «Or sans divertir loin de propos, j'ay esté contraint de changer souvent et varier de sentences, pour la varieté des pourtraits que j'ay voulu ainsi diversifier d'une matiere à autre[50] » Irrité par ce *patchwork* dont, vingt ans plus tard, l'esthétique lui semble dépassée, Jean de Léry va s'efforcer de ranger thématiquement un matériel documentaire qui, à une ou deux exceptions près — le «colloque en langage sauvage et François» et la notation de la musique indienne —, est celui-là même dont disposait son prédécesseur La physionomie de l'*Histoire d'un voyage* en devient *ipso facto* tout autre à la succession diégétique et cyclique d'un itinéraire en forme de boucle réparti entre un aller et un retour, se conjugue désormais un catalogue descriptif par genres, classes et espèces Animaux terrestres (chap X), oiseaux (XI), poissons (XII), végétaux (XIII) sont répartis par chapitres, construisant la logique taxinomique d'un ordre qui va des supérieurs (l'homme) aux inférieurs (animaux), et des animés (quadrupèdes, reptiles, oiseaux) aux inanimés (arbres, herbes, racines)

Ce n'est évidemment pas dans cette direction que s'oriente Thevet dans ses derniers écrits Tout en retenant quelque chose de la variété initiale des *Singularitez* — mais cela est moins dû à un effet de l'art qu'à la volonté délibérée de livrer à l'état brut, et dans l'apparent désordre du réel, des informations de première main —, l'*Histoire de deux voyages* donne cependant dans la monotonie du catalogue Mais, au lieu de choisir la voie encyclopédique qu'adopte Léry pour la section centrale de son *Histoire*, Thevet s'orienterait vers une formule voisine de celle du dictionnaire L'on ne peut pas dire à ce moment que l'ordre thématique prévale sur la trame événementielle En s'arrêtant aux mots du voyage, sans accéder même aux phrases ou aux paragraphes qu'il pourrait organiser avec ces mots, livrés pêle mêle dans la parataxe insulaire des Terres Neuves, Thevet semble être revenu en deçà du récit linéaire comme de l'exposé systématique Mais c'est pour mieux affirmer par là, hors d'un texte jeté en miettes aux vents du large, une compétence immédiate et active d'«insuliste»

49 Pour cette evolution voir Goody *op cit* p 148

50 A Thevet *les Singularitez* 1557 chap 53 f 102 v°